



PAOLA PIGANI

Et ils dansaient le dimanche



LIANA LEVI

France info, « À livre ouvert », librairie le Genre urbain, le 18 septembre 2021 [https://
www.youtube.com/watch?app=desktop&v=Z8d6ZvTfNHU](https://www.youtube.com/watch?app=desktop&v=Z8d6ZvTfNHU)

Lyon Demain, « G comme Odéon », le 7 octobre 2021
<https://www.lyondemain.fr/et-ils-dansaient-le-dimanche/>

RCF Lyon, « Des livres et vous », présenté par Laetitia De Traversay, le 15 octobre 2021
<https://rcf.fr/culture-et-societe/des-livres-et-vous-rcf-lyon?episode=155119>

Europe 1, « La voix est livre », présenté par Nicolas Carreau, coup de coeur de la librairie L'Instant,
le 24 octobre 2021 (48")
[https://www.europe1.fr/emissions/la-voix-est-livre/la-voix-est-livre-valerie-tong-cuong-and-nicolas-
briancon-4073037](https://www.europe1.fr/emissions/la-voix-est-livre/la-voix-est-livre-valerie-tong-cuong-and-nicolas-briancon-4073037)

JT local 19-20 - Grand Lyon (4"15) le 21 octobre 2021
<https://france3-regions.francetvinfo.fr/auvergne-rhone-alpes/emissions/jt-local-1920-grand-lyon>

Émissions radio et télé à venir :

France 3 Poitou-Charentes, 19/20 le 20 novembre 2021



Entrer dans la danse, entrer dans la lutte

À travers les yeux d'une jeune ouvrière hongroise, Paola Pigani raconte la grande grève de 1936 dans une usine textile de Vaulx-en-Velin.

ET ILS DANSaient LE DIMANCHE

Paola Pigani

Liana Levi, 240 pages, 19 euros

Dans la solitude de sa chambre, Szonja observe ses mains d'ouvrière raidies par le poison chimique. Depuis un an, la jeune Hongroise travaille à la Tase (Textile artificiel du Sud-Est), l'usine textile de Vaulx-en-Velin qui fabrique de la viscose. Fondée en 1925 par Edmond Gillet, fils d'une grande famille d'industriels lyonnais, elle emploie des ouvriers et ouvrières venus d'Italie, de Pologne, d'Espagne et de Hongrie. Fuyant la misère, Szonja et sa cousine Marieka ont répondu à l'appel de ces patrons français « *convoyant depuis 1923 une main-d'œuvre servile et bon marché* ». Hébergées dans un couvent créé par l'épouse de l'industriel, où l'on prélève le prix des repas sur les salaires, les jeunes filles encore mineures découvrent le paternalisme, l'alliance entre les curés et les patrons, la rudesse du travail dans les

effluves de poudre et d'acide. Après une brève période d'expansion, l'industrie de la viscose est touchée de plein fouet par les conséquences de la crise de 1929, déclenchant une vague de licenciements. À Vaulx-en-Velin, comme dans beaucoup d'autres usines de la région, les ouvriers et ouvrières feront grève au printemps 1936 pour demander des augmentations de salaires et l'amélioration de leurs conditions d'hygiène (1).

C'est cette histoire de lutte et de fierté ouvrière que raconte Paola Pigani à travers le regard de Szonja, mal mariée à Jean, une brute alcoolique qui la frappe. S'appuyant sur un solide matériau documentaire, elle ancre sa fiction dans le contexte politique et social de l'époque : le fascisme en Italie et les milices d'extrême droite en France, la haine xénophobe contre la main-d'œuvre étrangère, mais aussi la solidarité et l'espoir nés du Front populaire. En filigrane, les bals du dimanche et l'orchestre d'Andor, un ancien ouvrier devenu musicien, mettent en musique l'élan de la grande grève de 1936. Les corps éreintés se redressent et les ouvrières laissent flotter leurs cheveux comme le signe d'une liberté retrouvée. ■ S. J.

(1) Lire l'article de Pierre Perlicolin paru dans l'Humanité du 11 août 2021.

ROMAN



Et ils dansaient le dimanche
★★★
PAOLA PIGANI
Liana Levi
240 p., 19 €
ebook 14,99 €

« Le bal, c'était presque une façon de survivre »

« Et ils dansaient le dimanche », dit Paola Pigani. Des instants de bonheur dans les années 30. Mais aussi le lieu de la liberté, de la camaraderie et de l'émergence d'une conscience de classe.

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Szonja et Márieka ont signé leur engagement. Des envoyés de la Sase, la Soie artificielle du Sud-Est, l'usine qui fabrique de la viscose, de la soie artificielle, à Lyon, convoitant une main-d'œuvre servile et bon marché, sont venus les chercher dans leur village hongrois avec des tas d'autres, garçons et filles. Elles ont 18 ou 19 ans, elles veulent vivre autre chose que la vie paysanne de leur campagne. Elles ont du courage, de la volonté, elles croient au rêve. Elles déchanteront. C'est que la vie est rude à l'usine. Mais Szonja y apprendra aussi la camaraderie, le sens de la communauté, la lutte ouvrière, la conscience de classe. A travers le travail, l'entraide, le bal.

Paola Pigani nous avait enchanté avec *Des orties et des hommes*, roman de l'immigration italienne dans les campagnes françaises. La voici maintenant dans le monde ouvrier, et elle nous séduit toujours par ses histoires de bonheur durement arraché à la vie dans un monde lui aussi surgi en grande partie de l'immigration. « Ce n'était pas mon objectif premier d'encore écrire sur des immigrés », explique l'autrice française. « Mais j'aime écrire sur le monde du travail, j'aime observer les gens au travail, de la terre ou sur des machines. Ça dit beaucoup de choses sur le rapport au monde. »

Il en fallait sans aucun doute, du courage, pour quitter la Hongrie pour s'en aller travailler la viscose, loin de chez soi. « Toute l'Europe a connu ces mouvements après la Première Guerre mondiale. Les pays industrialisés ont eu besoin de main-d'œuvre, surtout masculine, mais, dans l'entreprise textile, on

avait besoin de femmes et de jeunes filles parce qu'elles avaient des mains fines, plus délicates, plus agiles pour filer les fils de viscose, aussi fragiles que le fil de soie. Et, pour partir, il y avait la force du groupe, de la communauté. On partait à 10, 20, 60, 300, 600. Avec le rêve d'une finalité de l'aventure : le patronat, très patriarcal, assurait le logement, le charbon gratuit. »

Le roman de Paola Pigani permet de se rendre compte de la dureté de la vie au début des années 30. Il n'y a pas cent ans, les gens travaillaient dix heures par jour six jours par semaine. Debout, dans les vapeurs chimiques. Avec une courte pause pour vite manger et vite faire pipi. L'usine, le couvent Sainte-Jeanne d'Arc où on les loge, les contraintes, les réglementations, les religieuses qui obligeaient à aller à la messe le dimanche, la convoitise des hommes, la mainmise du patron et des bonnes sœurs.

L'importance du collectif

Et malgré tout, des instants de bonheur. Le bal. On ne se rend pas compte aujourd'hui de l'importance du bal à cette époque. « Il y en avait dans les villes comme à la campagne jusque dans les années 60, le samedi soir et le dimanche. Le bal, c'était presque une façon de survivre, de libérer son corps. On pouvait s'y montrer autrement qu'avec ses vêtements d'ouvrier, se faire beau, belle, ne plus avoir l'identité d'ouvrier, et s'enivrer un peu avec la danse. »

Une époque révolue, qu'on ne trouve plus que dans les films, comme *Casque d'Or* ou *La Belle Equipe*. « Les hommes portaient la chemise blanche, la casquette un peu de travers. J'ai écrit une grande partie de ce texte en confinement, et je n'avais pas accès à la bibliothèque ni aux archives, et ces images de

bal que j'avais dans la tête m'ont beaucoup aidée. Dans ce roman, je raconte la naissance très lente d'une femme. Ce n'est pas une héroïne, mais elle a de la volonté, c'est ce qui lui permet de résister. L'éveil de sa conscience de classe doit beaucoup à Luigi, à Marco, à Elsa. C'est là, dans les bals surtout, au cours des discussions et des rires, qu'elle va petit à petit s'éveiller à une solidarité politique. Et raconter ces années-là dans notre société ultralibérale, capitaliste, individualiste, c'est intéressant. Parce que ça montre l'importance du collectif. Pas celui des réseaux sociaux : le collectif physique, où se parle de vive voix, où on se touche, on se regarde, on s'écoute, on s'engueule, on vit. »

Aujourd'hui aussi, nous sommes

conditionnés par des tas d'obligations, de critères, de carcan, de flicages. Le roman de Paola Pigani est une belle parabole de notre monde à nous. « On peut vivre plus librement, physiquement et matériellement, aujourd'hui, mais on reste conditionné par un tas de choses. Dans le roman, ils vivaient dans une communauté de destin, ouvrier, tailleur, forain, avec très peu de disparités socio-économiques. C'était le prolétariat. Cette classe n'existe plus et, aujourd'hui, beaucoup de gens se sentent désolidarisés de tout, vivent un manque d'appartenance. Un hypothétique confort matériel réduit les contacts véritables, met chacun dans une bulle, c'est ça le drame de notre société actuelle : l'isolement, l'individualisme. »



« J'ai surtout vu les choses du point de vue des femmes, parce qu'elles étaient face aux conditions les plus difficiles. » © MELANIA AVANZATO/OPALE.



ACTU EST METROPOLE

VAULX-EN-VELIN

Paola Pigani s'inspire de l'usine Sase pour son nouveau roman

En résidence à Vaulx-en-Velin en 2018-2019, la romancière y a trouvé le sujet de son roman : *Et ils dansaient le dimanche*.

Invitée par l'association Dans tous les sens, d'octobre 2018 à janvier 2019, la romancière Paola Pigani avait exploré le territoire de Vaulx-en-Velin à la rencontre de ses habitants.

Nourrie de l'histoire inspirante de la naissance d'un peuple ouvrier, elle a d'abord retrouvé ce site industriel qui l'avait fascinée quelque dix ans auparavant : « À l'époque je ne savais rien du passé de ces bâtiments en cours de démolition, mais je trouvais ça triste. J'avais fait des tas de photos en pensant à leur disparition. C'était alors un rendez-vous de graffeurs que j'ai cité dans mon livre *Venus d'ailleurs*, paru en 2015. »

« Je savais que mon prochain roman se passerait là »

À l'occasion de sa résidence, l'auteure fait la connaissance des membres des associations Vive la Tase ! et MémoireS, engagées dans la sauvegarde de précieux témoignages et fréquente les archives de Vaulx et Villeurbanne : « Chaque jour, j'apprenais quelque chose de nouveau



La romancière Paola Pigani a été nourrie de l'histoire inspirante de la naissance d'un peuple ouvrier. Photo Progrès/Gilles VUGLIANO

et je découvrais comment s'est formée cette communauté cosmopolite qui a contribué à faire une ville en quelques décennies. Plus j'amasais de matériaux, plus j'écrivais dans ma tête. Je ne savais pas encore où j'allais mais je savais que mon prochain roman se passerait là. »

Habité par les rudes paysages d'enfance, la liberté jamais conqui-

se, la solidarité des gens humbles, la colère des pauvres et des écartés, Paola Pigani a retrouvé à Vaulx un nouveau décor pour son imaginaire. « Bien sûr, c'est un roman, tous les personnages sont fictifs, mais j'ai inventé à partir de documents (récits et photos). J'ai choisi de situer mon roman en 1929, en imaginant Szonja, une jeune hongroise

embauchée à l'usine Sase. J'ai voulu montrer le destin d'une jeune paysanne étrangère, fragile et courageuse, dans une époque de crise mondiale économique, politique et sociale. Comment on s'en sortait au quotidien dans une cité ouvrière, comment naissait une prise de conscience dans une cité ouvrière, considérée à l'époque comme un modèle. ». Dans ce livre on croise les Arméniens, les Italiens, les Polonais, les Espagnols, les curés et les communistes. Les parfums de la focaccia concurrencent les odeurs de soufre et de soude, car ici, pas question de soie, on produit de la viscosité et de la solidarité ! Et le dimanche, on se fait beau pour aller danser et « perdre un peu le nord » sans perdre la face ni l'espoir.

Et ils dansaient le dimanche est une fresque de la vie modeste dans l'Europe des années 1930 à 1936.

De notre correspondante Monique DESGOUTTES ROUBY

Paola Pigani a publié *N'entre pas dans mon âme avec tes chaussures* (2013), *Venus d'ailleurs* (2015), *Des orties et des hommes* (2019), *Et ils dansaient le dimanche* (2021) aux éditions Liana Levi. Elle est également l'auteure de nombreux recueils de poésies et de nouvelles. Sur internet : www.lianalevi.fr



C'EST L'ÉTÉ / LIVRES

Frissons de fin d'été

Lyon cosmopolite et rebelle

Pour l'avoir entendu de la bouche même d'un ami historien, nous savons que l'immigration de riches Florentins a participé au développement industriel de la ville devenue la troisième commune de France. Mais qui dit usines lyonnaises, dit ouvriers spécialisés dans le tissage de la soie, ou, plus près de nous, la fabrication de la viscose, textile artificiel et bon marché. D'où l'arrivée en 1929 de Szonja, la Hongroise qui a fui son pays et qu'un groupe activiste d'immigrés italiens prendra sous ses ailes, le temps de lui faire oublier le bruit étourdissant des machines et la violence de son époux. Protagoniste de *Et ils dansaient le dimanche* de Paola Pigani, elle nous entraîne autant dans les bals et les soupes populaires que dans les cortèges des manifestants. Un livre où l'atmosphère est rendue avec véracité. Où la fraternité et le collectif nous rappellent que des lendemains peuvent encore chanter et les travailleurs danser.

A.-M.M.



« *Et ils dansaient le dimanche* » par Paola Pigani, aux éditions Liana Levi, 19 euros.



LOISIRS LYON ET RÉGION

LYON

Paola Pigani : « Il y a une analogie entre les années 1930 et notre époque »

Parmi les auteurs rhônalpins de cette rentrée littéraire, Paola Pigani signe un roman émouvant, *Et ils dansaient le dimanche*. L'histoire d'une jeune Hongroise venue gagner sa vie dans une usine de viscose, à Vaulx-en-Velin, dans les années 1930.

Comment vous est venue l'idée de votre dernier roman ?

« Elle est venue de l'émotion que j'ai eue en traversant ces lieux abandonnés qui sont à Vaulx-en-Velin, là où se situait la Sase (Soie artificielle du Sud-Est), une usine de fabrication de viscose créée par la famille Gillet en 1925. J'y ai été en balade il y a une quinzaine d'années. J'y suis revenue dans le cadre d'une résidence d'auteurs, j'ai rencontré beaucoup de personnes, membres d'associations qui continuent de faire vivre la mémoire ouvrière de cette ville. J'ai voulu comprendre comment était née cette banlieue. »

« Ce n'est pas un roman féministe mais je voulais parler des conditions de vie des femmes »

Vous vous êtes beaucoup documentée ?

« J'ai eu accès à de nombreux témoignages, des vidéos, des films. Je me suis aussi beaucoup inspirée du livre de l'écrivain et historien lyonnais Philippe Vidélier, *Usines* (éditions La Passe du Vent). Je suis aussi allée consulter les archives municipales de Vaulx, de Villeurbanne. Je voulais être très précise sur les conditions de travail, les contraintes qui pesaient sur les corps. Mais avant cela, j'ai beaucoup rêvé, imaginé mes personnages. Mon héroïne, Sjonza, est une toute jeune fille qui débarque de sa Hongrie natale pour travailler en France. Ce n'est pas un roman féministe mais je voulais parler des conditions de vie des femmes, qui étaient



Paola Pigani, écrivaine lyonnaise qui publie « Et ils dansaient le dimanche ».

Photo Melania AVANZATO

alors particulièrement rudes. »

Vous vous êtes aussi plongée dans les années 1930...

« C'est l'époque de la montée du fascisme en Europe. Je crois qu'il y a une analogie possible avec la nôtre, avec la montée du populisme. En France la classe ouvrière s'est mobilisée contre ces idéologies en même temps qu'elle luttait pour l'amélioration des conditions de tra-

vail. Ce qui a abouti au Front Populaire. »

Ce mouvement de solidarité existe-t-il encore ?

« Il n'y a plus ce sentiment collectif qui existait alors. D'ailleurs, on ne parle plus d'ouvriers mais de travailleurs précaires. Lors du mouvement des Gilets jaunes, on a vu que des revendications, qui étaient sans doute légitimes, s'éparpillaient... À l'époque où je situe mon roman, les ouvri-

ers étaient beaucoup plus politisés. Ils lisaient énormément. Il y avait une presse de gauche importante. Au milieu des années 1930, une manifestation contre le fascisme a rassemblé plus de 50 000 personnes, rue de la République. Sans Internet, sans réseaux sociaux ! »

Propos recueillis par Nicolas BLONDEAU

Et ils dansaient le dimanche, Paola Pigani, éditions Liana Levi, 224 p., 19 €.



Et ils dansaient le dimanche

de Paola Pigani, Éd. Liana Levi, 240 p., 19 €.

En 1929, Szonja et sa cousine Márieka quittent leur village pour la banlieue lyonnaise. Un travail à l’usine de viscose, un toit et un salaire les attendent. Une autre vie surtout. Mais le désenchantement, face aux conditions de travail et d’accueil, et aux maigres horizons, pointe rapidement. Bientôt, dans cette banlieue industrielle de Vaulx-en-Velin (Rhône), comme dans les environs, le travail manque, les manifestations grondent, le mari de Szonja sombre dans l’alcool. Celle-ci s’engage auprès de son amie et de ses camarades dans une revendication politique. Le Front populaire en ligne de mire. D’une grande finesse, ce roman magnifie cités ouvrières, combats collectifs et intimes. **A.-L. B.**

Notre avis :



A Vaulx-en-Velin subsistent les vestiges de l'usine de textiles industriels de la TASE. Derrière ces murs souvent visités pendant les journées du patrimoine ont vécu des milliers d'ouvriers. Dans son dernier roman "Et ils dansaient le dimanche" Paola Pigani nous raconte leur histoire intime.

Publié le 27/08/2021 à 16h31 • Mis à jour le 27/08/2021 à 17h21



Paola Pigani "Et ils dansaient le dimanche" éditions Liana Levi • © Melania Avanzato / Opale / éditions Liana Levi

[Rhône](#) [Lyon](#)

Vous qui passez sans la voir, levez les yeux et lisez ce livre. Vous verrez autrement cette façade qui trône au milieu de ce que l’on appelle aujourd’hui le carré de soie à Vaulx-en-Velin en banlieue lyonnaise.

Après avoir lu « Et ils dansaient le dimanche » de Paola Pigani, la façade de l’usine TASE vous aura révélé un morceau de son passé. Paola Pigani nous raconte par le prisme ouvrier l’histoire de ces travailleurs de l’entre deux guerres. La famille Gillet a développé dans les années 20 cette industrie de la soie artificielle. Les usines sont allées jusqu’à employer 3000 personnes pour ensuite perdre de leur activité au fil des années d’après-guerre et fermer en 1980.

En entrant dans ce livre,on se dit que les années 1920/30 ont été brillantes à la lecture de ces statistiques mais en suivant les pas des personnages choisis par Paola Pigani on découvre que la vie était tout autre. Car le parcours de Szonja, personnage central de ce livre, commence bien loin de l’agglomération lyonnaise. En Hongrie. Elle fera partie de cette immigration amenée en France pour assurer la main d’œuvre nécessaire à cette industrie en pleine croissance :

“
« Être pauvre, c’est savoir se jeter sans état d’âme dans un ailleurs.
Plier sa vie dans une valise en carton bouilli, entre quelques vêtements et des rêves de second choix. »
Paola Pigani

Dans ce village industriel, agglomérés petit à petit autour de l’usine SASE (Soie artificielle du sud-est) devenu TASE (textile artificielle du sud-est) en 1935, des immigrés d’une vingtaine de pays se côtoient.

De l’arrivée au foyer catholique de jeunes filles où l’Eglise assure un rigoureux contrôle des ouvrières pour la direction de l’usine, à l’émancipation et au mariage sans amour à un Français, clé d’accès à la nationalité française, la jeune Hongroise semble subir sa vie d’ouvrière. Mais les liens de Szonja avec une jeune Italienne nous font entrer dans la dimension plus politique de ce livre. Les conditions de travail très dures, risques chimiques dans les ateliers, sanctions financières régulières à la moindre erreur, au moindre retard, mettent sans cesse sous pression la population qui vit en quasi vase clos.

Le passé souvent plus politique des Italiens ayant fui le fascisme fait entrer Szonja dans le mouvement qui va agiter les usines en 1935. Grande grève et manifestations dans le centre de Lyon sous la menace des mouvements d’extrême droite qui se heurtent à ceux de la SFIO et du parti communiste. Et voilà toute la banlieue est de Lyon qui apparaît au travers de ce mouvement. Villeurbanne, Décines, Vaulx-en-Velin et Vénissieux.

De la grève au Front populaire

Les bals du dimanche et la musique viennent rythmer les rares moments de loisirs. Les chants aussi, l’Internationale plus que la Marseillaise. De la grève de 1935 au Front populaire de 1936 et les premières mesures qui vont rendre la vie un peu plus légère : les 40 heures, les contrats collectifs et les congés payés, Paola Pigani ne s’embarrasse pas d’un misérabilisme excessif. Elle pourrait faire tomber le livre dans une noirceur monochrome. Elle raconte ces vies modestes et polychromes où la solidarité, la détermination et la colère ont permis à Szonja, Elsa, Marco ou Jean de surnager dans ce monde ouvrier d’avant-guerre. Certains repartiront dans leur pays d’origine, d’autres sont entrés dans l’histoire de France.

Paola Pigani nous a habitués au fil de ses livres à parcourir ces histoires au féminin, souvent des parcours d’étrangères, toujours sensibles et pleines de nuances. Avec ce livre « Et ils dansaient le dimanche » elle redonne des couleurs à ces archives ouvrières de la banlieue lyonnaise.

Et en refermant ce livre vous aurez envie de prendre le tramway pour rejoindre ce territoire de Vaulx-en-Velin au passé industriel riche de vies oubliées. Ainsi du livre au terrain, vous aurez visité un même patrimoine. Celui de la mémoire ouvrière lyonnaise, celle de l’autre soie.

Paola Pigani "Et ils dansaient le dimanche" éditions Liana Levi



[Entracte - Livres] Et ils dansaient le dimanche, ou la vie des ouvriers textiles lyonnais

Dans *Et ils dansaient aussi le dimanche*, Paola Pigani suit une jeune immigrée hongroise venue travailler dans une usine produisant de la viscose dans la banlieue lyonnaise. Ecrit à hauteur d'homme, le roman ressuscite à bas bruit des vies discrètes dans toutes leurs dimensions.

A quoi pouvait bien rêver la jeune Szonja quand, à la fin des années 20, elle a quitté son village de Hongrie pour rejoindre la France industrielle d'alors ? C'est à ce destin singulier que s'intéresse la romancière et poète Paola Pigani pour son quatrième roman *Et ils dansaient le dimanche*.

Une femme dans l'Histoire

Szonja débarque à Lyon et rejoint bientôt la banlieue où avec les jeunes filles et jeunes hommes qui l'ont accompagné, elle va travailler à la Tase, une usine qui produit de la soie artificielle : la viscose. On est en 1929, mais la crise n'a pas encore touché l'économie française. L'usine tourne à plein régime et Szonja, qui a peut-être rêvé de la France, voit sa vie passer du périmètre de la campagne hongroise aux allers-retours entre l'usine où elle travaille, et le foyer de religieuses où elle vit.

Szonja est une fille réservée, qui observe, analyse... Quand elle semble hésiter entre deux hommes, on sent bien que ce n'est pas le cœur qui décide, mais la raison. Le bonheur ce n'est pas pour elle, semble dire son comportement. Un peu de tranquillité et de sécurité semblent lui suffire.

Mais l'Histoire la rattrape. La crise de 1929 finit par faire sentir ses effets en France au début des années 30. Le risque d'un retour en Hongrie pointe. Il y a aussi les ouvriers italiens, à commencer par la proche amie de Szonja, qui ont fui le fascisme en Italie et qui doivent se défendre des accusations de communisme. Le Front populaire arrive, les grèves, mais aussi les luttes avec les ligues.

Ecrit au plus près

Et ils dansaient le dimanche est surtout un livre qui rend à ces personnes toute leur dignité en refusant toute grandiloquence ou effet d'écriture. Le roman est écrit au plus près de la vie de ces personnages, au plus près de leurs mouvements, de leurs sensations et leurs sentiments. La discrétion du style est un hommage à ces vies simples, mais sûrement pas minuscules. Jusqu'au joli titre, loin d'un misérabilisme d'écrivains parfois engagés qui, voulant faire de la littérature une affaire politique, alourdissent inutilement leur propos. Le roman n'oublie pas que c'est de vie dont il est ici question. Malgré les douleurs, les défaites et les drames, la vie offre aussi des moments de joie où elle prend toute sa saveur. Comme le corps de Szonja enfin libéré des cadences des machines, qui découvre le plaisir de danser. « *Seuls son front et ses joues trahissent son plaisir à se sentir pour la première fois légère* ». En une phrase, tout est dit. Simplement et magnifiquement.

Et ils dansaient le dimanche, de Paola Pigani, Editions Liana Levi



Szonja débarque dans la France de 1929 dans l'espoir d'une vie meilleure, mais la réalité de la condition ouvrière broie rapidement ses ambitions. Face aux désillusions, l'entraide et la sororité lui redonneront le courage de lutter.

Szonja est une jeune femme hongroise. Pauvre, elle rêve d'ailleurs, d'indépendance et de liberté. À la faveur d'une petite annonce, elle part en France en 1929 avec sa cousine Marieka pour travailler dans une usine textile près de Lyon, spécialisée dans la fabrication de viscose, une soie artificielle alors très populaire. Néanmoins, l'illusion d'une vie meilleure en France va vite se dissiper tant les conditions de travail se révèlent terribles. Ouvriers et ouvrières doivent manipuler des produits toxiques qui brûlent leurs mains et leurs yeux. Ils sont logés dans des chambres exiguës au confort minimal. Quant à la paye, elle n'assure que leur survie. Malgré ce contexte difficile, il y a des rencontres. Szonja, bien que timide, a envie d'amour. Courtisée par Jean, un ouvrier français, elle hésite. La passion est absente, mais avec le temps, qui sait ? Et puis, se marier avec un Français lui apportera, pense-t-elle, une stabilité, une légitimité dans

son pays d'accueil. Elle accepte donc de l'épouser dans un mariage de raison qui aura le goût du désenchantement et de la violence. Elle peut en revanche compter sur les liens très forts qu'elle a tissés avec d'autres ouvrières, notamment avec Elsa, une Italienne acquise aux idées marxistes. Avec d'autres, elles décident de s'organiser pour mener le combat auprès de la direction de l'usine. Dès lors, la solidarité entre immigrés et les luttes ouvrières vont s'exprimer et aider les unes et les autres à redresser la tête. Sublime roman doux-amer, *Et ils dansaient le dimanche* nous parle avec émotion de la dureté du travail en usine, de l'âpreté de la condition féminine tout autant que de la force du collectif et des bienfaits d'une amitié sincère, le tout porté par une langue et un style magnifiques. Un indispensable de la rentrée littéraire. ► PAR GUILLAUME CHEVALIER LIBRAIRIE MOT À MOT (FONTENAY-SOUS-BOIS)

► LU & CONSEILLÉ PAR

J.-F. Delapré Lib. Saint-Christophe (Lesneven)
S. Gastel Lib. Terre des livres (Lyon)
L. Berlie Lib. Les mots bleus (Fontaines-sur-Saône)
A. Janssens Lib. Page et Plume (Limoges)

PAOLA PIGANI
★★ ET ILS
DANSAIENT
LE DIMANCHE

Liana Levi
240 p., 19 €





■ Les temps modernes de Paola Pigani

La romancière vient de sortir "Et ils dansaient le dimanche", fresque littéraire et ouvrière ayant pour toile de fond l'usine Sase des années 1930.



© Mélanie Avignazzo

"C'EST GRÂCE à la résidence que l'association Dans tous les sens m'a permis de faire en 2018-2019 que j'ai pu aller à la rencontre de ceux qui font vivre l'histoire cosmopolite de Vaulx-en-Velin et sa mémoire ouvrière. C'est une ville dont je connaissais si peu de choses... Il y a près de 15 ans, j'avais découvert, par hasard, la friche de l'usine qui m'avait beaucoup impressionnée. Mais, à l'époque, je n'aurais jamais pensé en faire la toile de fond d'un roman...", confie l'autrice Paola Pigani, dont le dernier

roman, "Et ils dansaient le dimanche", vient de paraître aux éditions Liana Levi. L'ouvrage raconte le destin de Szonja, jeune Hongroise débarquée en banlieue lyonnaise en 1929, et déroule, comme un fil de viscose, le rude quotidien des ouvriers immigrés – et surtout des ouvrières – de l'usine Sase (devenue plus tard la Tase). "En sortant de l'hôtel Jeanne-d'Arc, le ciel leur tombe sur le visage, strié de fumées blanchâtres. Un château d'eau apparaît derrière l'usine. Des dizaines et des di-

zaines d'hommes, de femmes, de très jeunes filles et de garçons convergent vers le portail d'entrée. Des éclats de mots étrangers, des chuchotements mêlés aux bouffées de cigarette, à la gêne d'être si proches sans se connaître et rien à partager, sauf l'envie de sortir aussi vite que possible de ces entrailles inconnues", lit-on dès les premières pages, qui nous plongent dans ce lieu de labeur suffocant.

À partir de documents dénichés auprès des habitants, des associations Mémoires et Vive la Tase ! et des archives municipales, Paola Pigani a nourri un récit au plus près de la mémoire locale et nationale, convoquant Édouard Aubert, le destin de la famille Gillet, les grandes grèves et les accords de Matignon, et redonnant des couleurs à ces lointains souvenirs. Elle a aussi imaginé une histoire plus intime des laborieux, dont elle retrace les rares moments de détente, dans les guinguettes des bords de Rize notamment. "Non, je ne me souviens plus du nom du bal perdu. Ce dont je me souviens, c'est de ces amoureux qui ne regardaient rien autour d'eux. Y'avait tant d'insouciance dans leurs gestes émus, alors quelle importance le nom du bal perdu..."⁽¹⁾.

Maxence Knepper

(1) Robert Nyel, Le P'tit bal perdu (c'était bien), 1961.

Pratique : Paola Pigani, Et ils dansaient le dimanche, éditions Liana Levi, 224 pages, 19 euros.



Parole de libraire



Céline Ferré

Gérante de La Librairie Café à Crécy-la-Chapelle (77), elle a aimé le nouveau roman de Paola Pigani. Elle nous raconte pourquoi.

Szonja et Márieka sont deux jeunes Hongroises qui, dans les années 1930, imaginent trouver une vie meilleure en France que dans leur pays. Mais le rêve est de courte durée. Les conditions qu'offre le travail dans une usine textile lyonnaise sont très précaires. Les bals organisés le dimanche sur les quais sont leurs seuls moments d'évasion. Là, les couples s'assemblent et les esprits s'évadent. "Ils dansent avec tout le monde, ne forment plus ce couple triste, perdu entre l'usine et l'appartement, enfermé dans un périmètre d'asservissement. Une brèche s'est ouverte dans la grisaille." La colère des



ouvriers gronde cependant peu à peu. La plume de Paola Pigani, autrice du roman *Des orties et des hommes*, nous emmène entre rêve et réalité, espoir et révolte, dans un récit très émouvant. Auprès de ses femmes émigrées se battant avec cette énergie du désespoir qui marquera l'histoire.

Et ils dansaient le dimanche, de Paola Pigani, éd. Liana Levi, 19 €.

Famille du média : PQR/PQD
(Quotidiens régionaux)
Périodicité : Quotidienne
Audience : 265000
Sujet du média :
Actualités-Infos Générales



Edition : 14 novembre 2021
Journalistes : N.C.
Nombre de mots : 113
Valeur Média : 2042€

VOS COUPS DE COEUR



CLAIRE PETITEAU
ENTRE LES LIGNES,
CHANTILLY, OISE

ROMAN

Et ils dansaient le dimanche

de Paola Pigani. Éd. Liana Levi. 19 €.

Milieu ouvrier dans les années 30 à Villeurbanne. Des émigrés italiens, hongrois, polonais, appelés pour faire fonctionner les usines françaises, sont renvoyés quand la crise de 1929 arrive en France. Sonja, jeune hongroise de 20 ans, et sa cousine ont quitté leur pays pour ne pas devenir « une fille de la terre », et reproduire le modèle tant détesté de leurs mères. Mais l'usine, 6 jours sur 7, leur enlèvera leur jeunesse, leur joie de vivre. Heureusement, il reste le dimanche...





Romanciers de Lyon : Et ils dansaient le dimanche la belle fresque ouvrière et historique de Paola Pigan

La romancière lyonnaise Paola Pigan nous avait profondément ému avec *Des orties et des hommes* (2019), puissant hommage à la terre et à l'enfance.

Elle récidive avec son nouveau roman, *Et ils dansaient le dimanche* (2021) qui vient de paraître pour cette rentrée littéraire toujours aux éditions Liana Levi.





Et ils dansaient le dimanche Paola Pigani

« Parmi les grévistes, ils sont nombreux à mépriser les ouvriers venus des villages ou des fermes alentour, qui ont embauché pour améliorer l'ordinaire alors qu'ils ont « de quoi assurer leur manger » : ils ne se mêlent pas aux luttes, n'approuvent pas la grève interminable et restent dans les rangs des jaunes.

Szonja sait que Jean est tenu pour l'un d'entre eux. Grévistes peu convaincu, fataliste, il répète en fumant cigarette sur cigarette, la bouche amère, que le travail aurait pu reprendre sans tous « ces cocos d'étrangers » qui n'ont rien à perdre. En vérité, ils sont bien moins nombreux, les Italiens, Polonais, Hongrois, Espagnols ; épuisés, les poumons troués comme le linge piqué d'acide quand il reste trop longtemps aux fenêtres, beaucoup vivent désormais de l'artisanat et du petit commerce. L'autorité administrative a restreint le nombre des cartes »travailleur « et des naturalisations. »

Ils sont nombreux, ils viennent de toute l'Europe, poussés par la misère. Fuir une triste existence dans l'espoir d'une vie meilleur. Trois jours de train pour Szonja et sa cousine Marieka. Partir, s'éloigner de Sarvar et ses champs de houblon et de betterave.



Le travail en usine comme une promesse de liberté. La TASE (Textile Artificiel du Sud Est) de Vaulx-en-Velin, une usine chimique qui dévore le corps et l'âme de ses ouvriers, sera toujours mieux que l'absence d'avenir dans la campagne hongroise.

Soixante heures par semaine six jour sur sept et ils dansaient le dimanche, en 1936 le Front Populaire leur fit espérer des lendemains qui chantent.

Au contact de travailleurs italiens ayant fui le fascisme, la jeune femme s'ouvre au monde. Elle n'est plus seule, sa vie sera plus belle, elle ne subira plus.

www.baz-art.org
Pays : France
Dynamisme : 8



Page 3/3

[Visualiser l'article](#)

Une écriture blanche, presque froide pour nous conter la dure réalité de la vie ouvrière dans l'entre deux guerres. Paola Pigani nous émeut et sous sa plume Lyon et sa triste banlieue brumeuse prennent vie, son roman, beau et poignant, touche au cœur, comme les photos de Willy Ronis.

Sur internet : www.lianalevi.fr



Paola Pigani, Et ils dansaient le dimanche | lelitteraire.com



« Carré de soie »

J'enfreins ici la règle qui veut qu' une chronique littéraire s'écrive sans le je de la lectrice ou du lecteur, qui rendra compte d'un texte. Le critique « prescripteur » en somme exclut ses propres émotions dans son compte rendu favorable ou défavorable. Il reste à distance.

Le très beau dernier roman de Paola Pigani, *Et ils dansaient le dimanche*, m'y invite pourtant parce que je suis née à Lyon, (l'auteure y vit) parce que j'ai marché dans l'usine Tase, à Vaulx-en-Velin, désaffectée depuis longtemps, que j'ai photographié le château d'eau qui fait rêver l'héroïne.

Parce que je reconnais des expressions et des gens. En quelque sorte, l'histoire de la jeune hongroise Szonja et de tous les ouvriers qui ont trimé là, confrontés à des conditions de travail très dures et dangereuses pour leur santé, à force de manipuler des produits toxiques, entre la fin des années 20 et 1936, ont redonné vie à ces lieux aujourd'hui transformés, démolis, réhabilités mais vidés de leur humanité ouvrière, souvent étrangère (italiens, polonais, espagnols etc).

Je les ai vus enfin en sortant de la station de métro, Carré de soie. Les murs font entendre la voix de ces hommes et de ces femmes de fiction mais si proches de ceux qui ont connu cette vie de labeur, de pauvreté.

www.lelitteraire.com

Pays : France

Dynamisme : 8

[Visualiser l'article](#)

Notre époque a tourné le dos au monde de l'usine, à celui des combats politiques et militants, des luttes collectives contre les patrons, (monsieur Gillet). Ce récit nous rappelle son existence, son histoire, à travers des personnages, qui recrutés à l'étranger sont venus travailler pour transformer la cellulose en soie artificielle et dont la vie était encadrée dans la « cité » sous la tutelle des chefs et des religieux. Les femmes tiennent ici une place remarquable, s'émancipant paradoxalement malgré le joug de leur condition.

Ainsi Szonja, d'abord strictement soumise aux règles édictées par les religieuses dans son logement collectif puis épouse maltraitée par Jean, s'engage ardemment, dans les manifestations, la grève au temps du Front Populaire et trouve enfin l'amour, auprès de l'italien Marco.

Par-delà l'enfermement de la « cité », des ateliers, la joie, les petits bonheurs soulagent les âmes, le dimanche au bord de la Rize et du canal de Jonage, dans une ambiance de guinguette mais c'est surtout le bal qui fait chavirer les cœurs et les corps.

lire un extrait

marie du crest

Paola Pigani, *Et ils dansaient le dimanche*, Liana Levi, collection «Littérature française», 2021 — 19,00 €.

Et ils dansaient le dimanche, Paola Pigani, Éditions Liana Levi

Posté le 8 septembre 2021 par laurent

C'est un indispensable souvenir que nous offre Paola Pigani. Celui des ouvrières lyonnaises des années qui ont précédé le Front populaire. Comme souvent dans ses écrits Paola Pigani s'attache aux femmes venues d'ailleurs, peut-être parce que sa famille installée dans le Poitou est originaire d'Italie. *Et ils dansaient le dimanche* c'est l'histoire de la Sase, la Soie artificielle du Sud-Est, la première usine française à fabriquer de la viscose. La production avait débuté en 1904 à Sárvár en Hongrie, et à la fermeture de l'usine en 1927 elle avait migré à Vaulx-en-Velin à côté de Lyon. Ses propriétaires MM. Gillet et Chatin ont alors cherché la main-d'œuvre servile qui manquait, dans les plaines magyares et en Pologne. Comme l'époque s'y prêtait de nombreux Italiens sont aussi arrivés à Lyon pour fuir le fascisme. Cette immigration spontanée les contraignait à se débrouiller pour vivre en dehors des usines, dans des bidonvilles plutôt que dans les logements mis à disposition par le patronat. Au-delà de la Sase le roman raconte la vie ouvrière, les soixante heures hebdomadaires, le retard d'une minute au pointage tarifé un quart d'heure, le travail imposé le dimanche quand le besoin s'en faisait sentir. Pour les salaires mieux valait être un homme qu'une femme, un Français qu'un Étranger. Il fallait faire avec les ordres des petits chefs.

La vie ouvrière est aussi faite de solidarités entre les femmes

À la Sase on ventilait rarement les ateliers alors qu'on respirait des vapeurs de soude et d'acide dont la nocivité était officiellement contrecarrée par des distributions de lait. Et il y avait pire. Dans l'usine pyrotechnique de Décines, les explosions se multipliaient au point que les ouvrières étaient parfois brûlées vives. Mais la vie à l'usine était aussi faite de solidarités entre les femmes, contre le patronat, contre les hommes, et contre le racisme particulièrement présent dans des communes habitées par 50 % d'immigrés. Décines était ainsi le fief des Arméniens, ceux qu'on appelait les « ian ». Le dimanche avait une place essentielle dans la vie ouvrière puisque les congés payés n'existaient pas encore. On s'éloignait des cités apparentées à l'usine, on migrait dans le parc de la Tête d'or, dans l'île Barbe ou plus loin vers la Saône. On désertait parfois la messe pour monter dans le tramway et découvrir la ville. Place aux bals, à la musique, à la danse et au cinéma en espérant trouver celui ou celle avec qui on vivrait. Les Français avaient un gros avantage pour séduire les jeunes immigrées, ils leur apporteraient leur nationalité en cas de mariage.

Les temps s'annoncent difficiles avec des licenciements

Le récit se concentre sur une jeune hongroise Szonja et sa cousine Márieka qui arrivent en train à Lyon depuis Budapest. C'était le prix à payer pour échapper aux travaux des champs, pour ne pas passer sa vie à gaver les oies, pour ne pas se contenter d'une unique robe par saison. Szonja et Márieka dix-sept ans atterrissent dans le foyer des sœurs du Très-Saint-Sauveur. Elles bénéficient chacune d'une chambre dont le prix est prélevé sur leurs salaires. Elles ne savent pas encore que les religieuses vont contribuer à leur manière à faire d'elles de dociles ouvrières. Ici pas de baisers

derrière les buissons et le dimanche tout le monde à l'office. Le curé est avec les patrons, il ne s'agirait pas de se faire remarquer. Mais la messe c'est aussi un moment pour rencontrer des garçons avec d'autres vêtements que ceux qu'on porte à l'usine. Szonja se lie d'amitié avec Elsa une Italienne avec qui elle partagera les spécificités de sa communauté, la *focaccia*, le *riso rosso* et les gâteaux aux raisins secs. Elsa est une femme capable de lui passer un bâton de rouge pour qu'elle se fasse *una bocca di gioia*, une bouche de joie. Pour ces deux ouvrières comme pour les autres les temps s'annoncent difficiles avec des licenciements, des réductions d'horaires et des baisses de salaires. Pire encore les ligues d'extrême droite se font menaçantes. Mais les ouvriers n'ont pas dit leurs derniers mots. Ensemble ils pourront beaucoup. Encore une très belle réussite éditée par Liana Levi.

Et ils dansaient le dimanche



En 1929, Szonja, une jeune hongroise, arrive enfin au terme de son périple vers la France. Avec sa cousine, elles vont travailler dans une usine. Elle ne sera plus paysanne et sa vie changera. C'est avec détermination qu'elle se lance à la découverte de ce pays en pleine Années folles, de l'amour et de la lutte sociale.

Des ouvrières ont baptisé les machines de noms bizarres comme il ragno. « L'araignée », explique Elsa aux autres, « Parce qu'elle est toute noire et nous garde entre ses pattes toute la journée. » La fraternité, ça monte, ça descend, capricieuse comme la misère. Parfois, elle s'enroule autour des filles, leur tient chaud surtout quand elles ont du mal à tenir debout à cause de leurs règles ou du taux d'humidité qui avoisine les quatre-ving-dix pour cent dans l'atelier. Elle aide les filles à avancer quand même, mains tendues, la râpe aux cœurs. Il faut ignorer les cheveux qui poissent, le regard du chef, ignorer la vraie lumière qui filtre à travers les carreaux embués.

Dès les premières lignes, Paola Pigani se tient au plus près de son personnage, de cette femme dont la tête est pleine de rêves et le cœur d'innocence. Szonja découvre peu à peu cette nouvelle vie, l'espoir amenant inmanquablement la déception. La jeune femme, par son regard, nous place au cœur des conditions de travail, du rapport entre les hommes et les femmes et celui entre les Français et les étrangers. Par cette histoire dont elle tient le fil jusqu'au bout, la romancière capte les enjeux intimes et sociaux. L'usine devient peu à peu son monde sur qui elle ne peut pas garder un certain aveuglement. Par ce destin, Paola Pigani témoigne de la capacité de certains êtres à croire à l'amélioration de la vie, au-delà du risque et du péril. Le roman brasse le mouvement d'abord silencieux puis actif qui permettra au Front Populaire d'exister en 1936. Mais il reste en filigrane la violence des rapports et la prégnance de l'argent. Au sein de la communauté malmenée par des énergies contraires, on constate naître un fossé entre certains êtres, Szonja perd de vue sa cousine, le quotidien est bousculé par la mort. C'est cet équilibre qu'elle imaginait heureux et apaisé qui se révèle bancal. On sent alors le plaisir de la romancière de composer un personnage qui décide d'atteindre ce rêve et d'y croire encore et toujours.

« Être pauvre, c'est savoir se jeter sans état d'âme dans un ailleurs. » En 1929, Szonja, jeune Hongroise de dix-sept ans et sa cousine Marieka à peine plus âgée, prennent le train pour Lyon. Avec le développement de la soie artificielle, la France qui a besoin de bras est venue recruter sur place, assurant le transport en train et l'hébergement durant la durée du contrat dans un internat tenu par les sœurs pour toutes les jeunes filles mineures. « *Les sœurs de l'ordre du Très-Saint-Sauveur et les patrons veulent des jeunes filles prêtes à se conformer à leur devoir d'ouvrière modèle et si possible d'épouse bientôt.* » Marieka, éprise de modernité et de liberté saisit aussitôt l'occasion qui se présente et Szonja, bien que moins hardie, se laisse entraîner pour fuir un avenir tout tracé dans la ferme familiale qui leur permet à peine de survivre malgré un labeur harassant et permanent. C'est « La Soie », une des plus grandes usines textiles de la banlieue lyonnaise nommée ensuite « TASE » en abréviation de Textile Artificiel du Sud-Est, qui, non sans vérifier leur résistance physique et leur aptitude au travail, les choisit pour un contrat minimum de six mois. Et même si les dix heures quotidiennes de travail debout avec des cadences infernales dans un atelier saturé de vapeurs chimiques les détruit à petit feu, être recruté chez TASE, par rapport à l'Usine Pyrotechnique proche qui détient le record des accidents matériels et humains à l'année, serait presque vécu comme une chance. Szonja, plus docile que sa cousine, s'accommode sans trop d'état d'âme du dortoir, des repas collectifs au réfectoire et de la discipline stricte imposée par les religieuses tant la fatigue six jours semaines ne la fait qu'aspirer au sommeil dès le portail de l'usine franchi. Mais le dimanche, la jeunesse des pensionnaires ouvre dès que l'opportunité s'en présente des brèches dans l'austérité ambiante pour y laisser pénétrer la fantaisie, des fulgurances de gaieté et des rires quand l'usine ne requiert pas leur présence en dernière minute avec « *trois jours de mise à pied* » en cas de refus. Tout est bien organisé pour que leur chemin jamais ne croise celui des hommes : ni à la promenade dominicale avec les sœurs, ni à l'usine où hommes et femmes assurent des tâches différentes (moins payées pour ces dernières et encore moins pour les étrangères, bien évidemment) et dans des bâtiments distincts. Les hommes ont pour tâche de préparer la viscose en faisant « *tremper la cellulose dans la soude avant de la presser* », de la « *déchiqueter* » et de la faire « *mûrir cinquante heures à l'abri de l'air* » avant qu'elle soit mélangée par une baratte avec du sulfate de carbone puis dissoute à la soude caustique. Cette phase de « *désulfuration* » est si nocive pour les bronches que l'atelier fournit très régulièrement du lait à ses ouvriers comme antidote. L'atelier des femmes prend ensuite le relais pour effectuer « *le finissage* » qui comprend le « *dévidage, moulinage, étirage et flottage* », « *dans une odeur de poudre et d'acide* ». « *Les ouvriers de base sont presque tous étrangers, les chefs laborantins et mécaniciens, français, et parmi eux des Russes blancs.* » Les arrivantes n'auront aucune difficulté à maîtriser le finissage car dans certains ateliers

cette tâche peut être confiée à des gamines de treize ans et « aucune formation, aucune qualification n'est requise ». « On n'attend d'elles ni preuve d'intelligence, ni esprit d'initiative. » « Faudrait juste éviter de respirer, pour bien faire » ajoute l'une d'entre elles.

Si les Italiens, groupe le plus important et le plus organisé, chassés de leur pays par l'arrivée de Mussolini ne peuvent même envisager l'hypothèse de revenir dans leur pays, certaines jeunes ouvrières ou ouvriers polonais ou hongrois abandonnent et retournent chez eux à la fin de leur premier contrat de six mois. Szonja et Marieka, elles, tiendront bon. À leur majorité, Marieka quittera l'usine sans promesse de mariage pour un commerce de fleurs. Pas de retour non plus pour Szonja qui, grâce à sa « dot » (somme restant du salaire versé durant ces années une fois déduits les frais d'internat) épousera un fils de paysan français souhaitant quitter la misérable ferme de ses parents pour l'usine qui offre un salaire fixe dans l'espoir d'être naturalisée plus vite. Cette somme leur permettra de s'installer dans un petit appartement loué par l'usine aux jeunes couples mariés travaillant pour eux. Un « privilège » très apprécié par les ouvriers ainsi poussés par l'entreprise et l'église à rester sur place et à fonder une famille. Jean, le mari, entre alcool, violence et immobilisme ne s'avérera pas l'époux dont la jeune femme avait rêvé. Mais dès 1930, alors que le chômage et la peur s'installent, Szonja découvre la sororité et la fraternité entre ouvrières au-delà des frontières linguistiques. Grâce à Elsa, ouvrière italienne solide, gaie et chaleureuse, elle est peu à peu adoptée par un groupe d'Italiens militants. Les menaces du fascisme et d'une guerre à venir s'affirment de jour en jour et si pour l'oublier, le dimanche, la petite troupe fait la fête, grille les poissons pêchés dans la rivière, danse pour s'affirmer autrement et libérer son corps dans la joie, on y parle aussi sérieusement de politique. La sage Szonja les écoute avec attention puis s'engage. Elsa, Bianca, Marco feront désormais partie de son univers avec dans leurs poches la chaleur que procurent la solidarité et le rêve partagé d'une vie meilleure quand le quotidien devient trop difficile. L'écho du Front populaire avec les promesses de semaine de 40h et de deux semaines de congés payés prend de l'ampleur via les syndicats, la colère monte, les grèves se multiplient et une inébranlable force de vivre amène insidieusement la discrète Szonja à participer à ce virage inespéré du destin collectif de la classe ouvrière en France.

Et ils dansaient le dimanche est « une épopée ouvrière, cosmopolite et fragile au siècle dernier » (prologue), une fresque de l'industrie du textile en région lyonnaise des années 1929 à 1936, marquée par le paternalisme et par son recours à une main d'œuvre immigrée, vue à travers l'intimité et les regards portés sur leur quotidien par des jeunes filles puis des jeunes femmes d'origine étrangère. « *Tous suivront la voie tracée dit-on par MM Gilet et Chatin. De bons patrons (...) convoitant depuis 1923 une main d'œuvre servile et bon marché, qui ont cru à l'avènement de la viscose, cette soie artificielle dont se vêtent déjà à bas prix les femmes d'Europe, dont on va pouvoir fabriquer les meilleurs parachutes pour la prochaine guerre.* »

Ce docu-fiction très bien documenté s'articule en trois parties : le transfert et la découverte de Tase ; le quotidien au travail de la communauté cosmopolite ; et enfin l'explosion de colère face à la récession et les luttes ouvrières avec l'apparition du Front populaire. Même si Szonja, personnage croqué avec finesse et respect qui acquiert au fil de cette histoire une véritable épaisseur en constitue le fil rouge, elle n'en est pas le véritable sujet. À travers la voix de cette femme ordinaire et son évolution, c'est toute une classe qui s'exprime. Ce n'est ni une des icônes féministes oubliées par l'Histoire, ni une héroïne à laquelle on s'identifie. On se contente de cheminer aux côtés de cette jeune émigrée hongroise avec intérêt et bienveillance dans sa découverte de l'organisation paternaliste du monde industriel de ce début du vingtième siècle (et pas seulement celle du textile), des liens qui unissent les patrons et l'Église, du travail à Tase, de la réalité quotidienne des ouvrières dans les ateliers ou en dehors. Ce n'est pas sa vie intime, familiale, amoureuse, conjugale qui pèse le plus ici mais ce que son expérience nous révèle sur les conditions de travail et de vie de la classe ouvrière à cette époque.

Ancré dans une page d'histoire couvrant la France durant une vingtaine d'années, *Et ils dansaient le dimanche* présente encore par certains aspects des correspondances notables avec notre monde du travail contemporain qui, par exemple, est loin de prendre en compte la pénibilité des tâches ou, et, sa dangerosité pour la santé de ceux qui les effectuent. De même les problématiques de l'égalité des salaires homme/femme et du traitement des immigrés (racisme, sous-paiement, variable d'ajustement éjectable) très présentes dans le récit nous renvoient sans trop avoir vraiment besoin d'imagination à une réalité très actuelle. Même si ce sont les usines qui aujourd'hui se délocalisent et que l'industrialisation a laissé place à une société des services, que la réalité de l'emploi de 2021 n'a plus grande ressemblance avec celle du siècle dernier, il n'en reste pas moins qu'un nombre certain de travailleurs immigrés dorénavant clandestins demeurent sans droits, employés sans contrat et à la journée, que les cadences infernales et les maladies ou accidents liés au travail perdurent dans les services comme dans les usines, et qu'une fraction de la population peine à survivre du fruit de son travail. Les inégalités aussi demeurent. Au-delà de sa valeur de témoignage et d'hommage aux ouvrières lyonnaises de la viscose à la veille du Front populaire, *Et ils dansaient le dimanche*, en s'attachant prioritairement aux conditions de recrutement et d'emploi des ouvriers de l'époque avec pour jauge le respect des êtres humains, peut donc aussi être vu comme une dénonciation des conditions de travail imposées de nos jours et de façon universelle dans certains secteurs d'activité aux employés et ouvriers quand elles ne respectent ni l'égalité, ni la dignité humaine et instrumentalisent la misère d'un certain nombre d'entre eux au profit de quelques-uns.

Comme son titre le suggère magnifiquement, Paola Pigani pour ce tableau ne s'inscrit pas dans un naturalisme mélodramatique mais nous offre une histoire sensible, pleine de petits bonheurs comme ce bal du dimanche qui permet le temps d'une soirée de poser son fardeau et de se réchauffer le cœur au feu des autres. Pris

sous l'angle de la générosité et l'entraide ce récit se mute alors en profond message d'espoir dans l'humanité quand celle-ci œuvre collectivement à la dignité pour tous. S'y entendent aussi un véritable credo dans l'action et la lutte et une ode à la solidarité avec ceux qui relégués dans l'ombre et tout juste autorisés à fournir leur force de travail pour parvenir à se nourrir mais éternellement niés dans leur aspiration et leur droit à un traitement plus juste, plus égalitaire et plus respectueux. Le personnage même de Szonja, capable malgré la fatigue et les coups d'aller se ressourcer et rêver près du château aux abords du canal pour chasser la tristesse, de se laisser émouvoir par les notes du vieux violoniste polonais de sa cage d'escalier ou de se souvenir avec une douce nostalgie de l'odeur de l'herbe coupée dans son village natal quand le fermier apporte le lait au pensionnat et à l'usine, permet, tout comme celui d'Elsa, de mettre ici un instant en suspens la dureté du quotidien pour laisser une douce légèreté s'infiltrer. Ce personnage secondaire du laitier, anonyme à peine esquissé, porteur d'une simplicité, d'une poésie et doté d'un regard bienveillant sur ce qui l'entoure, apporte aux scènes où il intervient une note de fraîcheur inattendue et porteuse d'émotion, et ce tout particulièrement lorsqu'il vient à la rencontre des femmes en grève pour leur porter du lait et des pommes en un soutien muet et discret.

Paola Pagani adapte son style selon la nature immédiate des scènes qu'elle raconte. Les phrases qui décrivent le travail et la vie à l'usine sont brèves, hachées, reproduisant le rythme pressant de l'usine et ce silence que seul le bruit des machines vient envahir puisque parler y est interdit aux ouvrières, mais quand hors de l'atelier la place est donnée aux sentiments ou aux émotions, le style se modifie et l'autrice prend alors le temps de jouer avec les détails, les nuances et les images. Qu'elle décrive le corps souffrant, le deuil ou la violence comme les regards timidement échangés, l'amour, l'amitié ou l'espoir, le ton est toujours juste et le registre du vocabulaire choisi fait preuve de discernement, de sensibilité et d'une délicatesse respectueuse. Paola Pagani se fait ici le scribe consciencieux et modeste de la réalité peu explorée du Front populaire en province non seulement de la réalité du travail mais aussi de ce quotidien sans éclat fait de gestes toujours semblables aussi répétitifs que ceux imposés jusqu'au dégoût à l'atelier. Les scènes de bal au son de l'accordéon y jouent le rôle des étoiles dans la nuit : *« Il danse comme il vit la politique, oscille entre l'espoir et la peur. Il voudrait tourner, virer, jusqu'à s'épuiser, oublier les ailes noires qui planent à l'horizon (...) Il marche sur les pieds d'Elsa (...) Il perd le rythme et s'en remet à celle qui lui saisit à nouveau les mains et mène la danse à son tour sans plus regarder son visage perdu. Elle s'oublie dans le temps plein de la valse. » « On ne parle pas en travaillant, on ne parle pas en dansant, pense Szonja qui lève enfin son visage à hauteur de ses yeux de source. La musique des accordéons et des cuivres bat à ses tempes. Marco la fait pivoter sur ses talons et l'emporte (...) Szonja n'est plus qu'une onde dans ses bras. (...) Ils dansent dans la lumière et la poussière heureuse, au rythme de ceux-là qui tournoient un peu plus loin. La nuit tangue, les verres se vident, on a retrouvé souffle dans l'effort humain. Demain sera un autre jour. »*

Ce roman historique et social sans véritable intrigue qui suit pas à pas Szonja et ses sœurs à la hauteur et au rythme du quotidien, sans discours ni effets et à un niveau collectif, qui nous raconte les incidences d'une révolution technologique et industrielle sur l'humain, est de bout en bout chaleureux et fraternel. L'industrialisation ne s'est pas contentée de mécaniser la production transformant les conditions de travail des ouvriers dans les ateliers pour parvenir à une production de masse, elle a en le faisant contribué à la création du prolétariat et généré la lutte de classe. Dans son sillage on trouve déjà l'amorce de l'exode rural et de la désertification des campagnes pour une concentration des populations en périphérie des villes dans des cités dortoirs dont la modernité soudain fait rêver. Des phénomènes sociologiques d'importance qui marqueront tout le vingtième siècle.

Et ils dansaient le dimanche est un livre généreux et important sur le monde ouvrier, fait de sueur, de douleurs mais aussi de luttes, de petites joies, d'amour, d'émotions, avec des mots aussi simples que justes pour dire l'amour de la vie, la fraternité, l'espoir et la beauté. Comme les danseurs du dimanche, on se laisse emporter dans la valse avec une chaleur qui monte aux joues et au cœur. Un grand livre.

Dominique Baillon-Lalande
(18/10/21)



Paola Pigani,
née en 1963 dans une famille d'immigrés italiens installés en Charente, poète, nouvelliste et romancière, a déjà publié une quinzaine de livres.

Et ils dansaient le dimanche – Paola PIGANI (RL 2021)



Lyon, ville de la soie et des canuts. L'histoire que raconte Paola PIGANI dans son dernier roman est plus contemporaine.

L'histoire se déroule à Lyon, il est question de la soie, mais celle issue de la chimie, la soie artificielle.

Les ouvriers ne sont plus les canuts mais des paysans de l'Europe de l'est que les entreprises font venir, leur assurant le gîte et le couvert.

Nous suivons Szonja, arrivée à Lyon en 1928 depuis sa Hongrie natale.

Elle découvre la langue française, le travail à l'usine, les femmes de toutes les nationalités, les polluants chimiques, la ville.

A travers la vie de cette ouvrière comme les autres, se lit en arrière-plan la crise de 29 et l'arrivée des congés payés.

J'ai aimé les amitiés entre femmes (forcément séparées des hommes en ces années-là), le soutien mutuel malgré parfois la barrière de la langue, les expressions et chansons italiennes.

J'ai eu de la peine pour Szonja dont le mari devient alcoolique et la frappe.



alexmotamots.fr

Pays : France

Dynamisme : 0

[Visualiser l'article](#)

J'ai aimé partir respirer les dimanches sur les bords de Saône.

J'ai découvert que la Villa Gillet devait son nom à cette riche famille qui inventa la fibre de viscose.

J'ai aimé le paysan qui apporte au couvent des soeurs où logent les travailleuses son lait et quelques patates. Pour « ses fenottes de partout » comme il les appelle affectueusement.

J'ai aimé les château d'eau comme point de repère de Szonja, comme un ancrage dans ce nouveau monde qui la malmène.

Un roman touchant.

L'image que je retiendrai :

Celle de la muette qui aide les femmes de l'atelier, sans jamais prononcer un mot.

Liana LEVI, 26 août 2021, 224 pages

Je remercie ma librairie préférée pour m'avoir permis de découvrir ce roman

Famille du média : **Médias professionnels**

Périodicité : **Mensuelle**

Audience : **410000**

Sujet du média : **Industrie**



Edition : **Novembre 2021 P.208**

Journalistes : **C. B.**

Nombre de mots : **97**

Valeur Média : **495€**



ET ILS DANSAIENT LE DIMANCHE

Paola Pigani, éd. Liana Levi



LIANA LEVI

Szonja débarque dans la banlieue lyonnaise où elle a été embauchée dans une usine qui produit de la viscose. Pour cette jeune Hongroise, c'est le temps des découvertes. Elle s'émancipe de son milieu paysan, mais se heurte à la dureté de la condition ouvrière. On est en 1929, la crise qui a éclaté aux États-Unis arrive sur les rives de la Rize. Écrit à hauteur de femme, ce roman retrace sur une dizaine d'années la vie ouvrière, ses difficultés et ses plaisirs. **C. B.**



LES LIEUX DE LA MÉMOIRE

OUVRIÈRE 8/10

LES SÉRIES
D'ÉTÉ



VAUX-EN-VELIN QUAND L'USINE TASE FAISAIT LA GLOIRE DE LA SOIE

Vaux-en-Velin (Rhône), envoyé spécial

L'immense façade blanche s'étire encore sur une centaine de mètres, et l'enfilade de grandes baies vitrées impressionne toujours autant. Un gigantesque paquebot de trois étages posé dans cette zone de Vaux-en-Velin en pleine réhabilitation. Désormais, seuls l'« allée du textile » et le sursom du quartier – le « quartier de la soie » – rappellent le passé ouvrier des lieux et le poids industriel que l'usine Tase a eu dans la région durant des décennies. À son apogée, dans les années 1930, elle employait 3 000 ouvriers et ouvrières. On y produisait du fil de soie synthétique que l'on tissait ensuite pour faire des pièces d'habillement. À partir des années 1950, une unité de production de Nylon a été ajoutée à l'ensemble, avant que l'activité ne s'éteigne en 1980 et que les locaux ne tombent en décadence. Aujourd'hui, tout change autour de l'usine : des logements flambant neufs sont sortis de terre, d'autres grandissent sous les grues. Un bar à bières s'est installé.

La célèbre usine de soierie synthétique et ses ouvriers ont produit des fils et des tissus entre 1925 et 1980. Sa présence a marqué le quartier de la soie, situé entre Vaux-en-Velin et Villeurbanne, dans la banlieue lyonnaise.

Le textile n'est plus. Mais l'imposante construction, elle, continue de vivre et d'insérer les mémoires.

Jocelyne Réart, présidente de l'association de protection du patrimoine industriel Vive la Tase, nous en fait la visite. En 2011, elle est parvenue à faire inscrire la magnifique façade au titre des monuments historiques. Et à lui redonner un rôle. Plusieurs ailes ont été détruites, mais le reste du bâtiment a trouvé une nouvelle vie en faisant

cohabiter entreprises privées, associations, programmation artistique, visites guidées. Les locaux accueillent, entre autres, un bureau d'études du groupe Technip, spécialisée dans la chimie et les hydrocarbures. On voit les employés aller et venir, garer leurs voitures devant l'ancienne entrée où les ouvriers recevaient leur paie.

Les ravages de la rationalisation industrielle

Au début des années 1920, les usines textiles fleurissent tout autour de Lyon. Quand la famille Gillet commande le bâtiment au cabinet d'architectes Deseux et Alexandre, elle voit les choses en grand, très grand. Une construction à la beauté élégante qui se termine en 1924. Mais la crise de 1929 arrive. Le carnet de commandes de l'usine, habituellement rempli par des maisons de mode vendant aux classes moyennes et supérieures, se vide rapidement. Pour maintenir leur marge, les dirigeants licencient deux tiers des 3 000 ouvriers. Un premier grand conflit social éclate en avril 1936. Deux colonnes y sont consacrées dans l'Humanité, rédigées par Gabriel Coïsne, secrétaire de la fédération

LES SÉRIES
D'ÉTÉ

LES LIEUX DE LA MÉMOIRE

OUVRIÈRE 8/10

TRAVAIL, MÉNAGE, COUTURE



À proximité des pavillons de la petite cité Tase, un bâtiment de quatre étages est en travaux. Sa première fonction, à partir de 1925, était l'accueil de jeunes femmes travaillant à l'usine. Mathilde Pineau est étudiante en master de géographie, elle prépare un mémoire sur les immigrés qui ont travaillé à l'usine Tase. « L'usine avait besoin de toujours plus de main-d'œuvre, donc elle a fait venir des jeunes filles de 13 à 18 ans, explique-t-elle. Elles venaient pour certaines des campagnes environnantes, d'autres venaient d'Europe de l'Est – de Pologne, de Hongrie et d'Autriche. » Les jeunes travailleuses étaient encadrées, surveillées et éduquées par les sœurs de Saint-Sauveur de Niederbronn jusqu'en 1933. Le bâtiment est alors devenu une caserne, puis une école normale après guerre. Mathilde Pineau ajoute : « Les sœurs prélevaient les salaires et les redistribuaient aux jeunes filles, en gardant une partie de côté pour le moment où elles sortiraient. Pendant leur temps libre, elles avaient des cours de ménage et de couture : on leur apprendait à être de bonnes épouses. »

Italiens, Algériens, Marocains, Portugais, Espagnols, Hongrois et Polonais viennent travailler à l'usine Tase. Dans le quartier, chaque classe a son type de logement. La plupart des ouvriers logent dans des appartements avec jardin. Les bâtiments espacés sont disposés autour d'une allée principale bordée d'arbres. Un lieu très calme. On croise un homme à la retraite qui nous présente fièrement son potager : « J'ai des haricots, des fèves, de la lavande. » Lui n'est pas un ancien ouvrier de la soie, il est arrivé d'Algérie après la fermeture de la Tase, dans les années 1990. Quand on lui demande comment est la vie ici, il fronce les sourcils : « C'est bien, mais les logements sont très mal isolés, on a froid l'hiver. Les appartements sont faits pour être chauffés au charbon, comme à l'époque. »

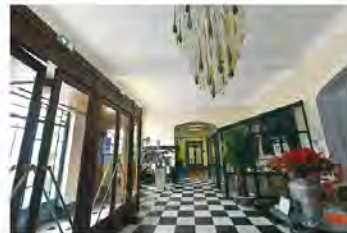
Une vie construite autour de l'entreprise

Employés et cadres de l'ancienne usine vivaient dans les pavillons de la petite cité Tase, à quelques centaines de mètres de là. On y trouve alors l'église, aujourd'hui remplacée par un rond-point, ainsi qu'une école et un stade de foot. Entre les pavillons, un long bâtiment discret est positionné : le cantonnement indochinois. Celui-ci a été fondé pendant l'Occupation, en 1941. Il fait suite à la déportation vers la France et à la mise au travail forcée d'hommes venus des colonies pour remplacer les métropolitains partis à la guerre. Après avoir capitulé, le gouvernement de Vichy conserve ce dispositif et envoie avec l'accord des patrons de l'usine Tase les 250 Vietnamiens de la « 47^e compagnie de travailleurs chinois » travailler dans la soierie synthétique. Le cantonnement se vide à la fin des années 1940. La plupart quitte la France pour leur pays ou s'intègrent et se marient pour déménager dans la région lyonnaise. Leur passage n'est marqué que par une petite plaque devant le cantonnement, aujourd'hui découpé en pavillons. Il faut avoir l'œil, de nos jours, pour reconnaître les traces de ce qui, il y a cent ans, était un îlot industriel au milieu des champs. Mais la Tase peut toujours compter sur le dévouement de l'association de Jocelyne Réart pour continuer à tirer le fil de ce passé industriel. ■

PIERRE PETITCOLIN

OPHEIM Var, les gueules rouges, cent dix-sept ans d'histoire minière.

Les grévistes du printemps 1936 (à g.). La dernière machine à faire de la dentelle (en haut), et le hall de l'immeuble Tase (ci-contre).



appelée « viscosose ». « Pour faire de la viscosose, on transforme de la pâte à papier de bois à l'aide de soude et d'autres produits, raconte Jocelyne Réart. Ça donne un miel visqueux, d'où le nom. On envoie cette pâte dans des filières, dont le diamètre donne au fil son diamètre. » Son origine n'a rien à voir avec la soie : « Le fil de viscosose a des fibres très longues, comme la soie, et partage donc une partie de ses qualités. C'est pour ça qu'on l'appelle "soie synthétique". Mais, pour qu'il ait ces longues fibres et qu'il reste régulier, il doit être coulé en continu, et à la même température. »

L'immigration, une manne abondante

Cette production nécessitait une alimentation constante en eau, en électricité et la présence d'ouvriers. Les patrons de l'usine mettaient ces derniers sous pression, comme le raconte Lydia. Elle est membre de l'association, et son père, réfugié du franquisme, a travaillé à l'usine Tase : « S'il manquait quelqu'un, on venait chercher les ouvriers. Je me souviens qu'ils touchaient à la porte et venaient voir mon père à toute heure. Il s'occupait de la chaudière, il fallait qu'il vienne travailler. Parfois les ouvriers doublaient leur journée, parfois ils y retournaient. » Jocelyne Réart hoche la tête, et ajoute : « C'était pour ça que c'était pratique que les ouvriers habitent à côté ! » Car, dans un élan paternaliste, et pour faire accepter les conditions de travail difficiles, la famille Gillet fait construire de nombreux logements autour de l'usine. Les patrons comptent sur l'immigration